

Le territoire de l'historien d'Emmanuel Le Roy Ladurie ou l'histoire des *Annales* à la troisième génération

Louis Michel

Volume 28, numéro 1, juin 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303331ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303331ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Michel, L. (1974). *Le territoire de l'historien* d'Emmanuel Le Roy Ladurie ou l'histoire des *Annales* à la troisième génération. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28(1), 95–103. <https://doi.org/10.7202/303331ar>

NOTES CRITIQUES

I

Le territoire de l'historien d'Emmanuel Le Roy Ladurie * ou l'histoire des *Annales* à la troisième génération

Le titre de ce gros ouvrage, paru dans une collection prestigieuse, pourrait annoncer un traité sur la manière d'écrire l'histoire. Rien de tel en réalité. E. Le Roy Ladurie s'est contenté de réunir dans un même volume vingt-neuf études très variées, en y ajoutant un avertissement liminaire d'une demi-page et une brève introduction à la quatrième partie. Tous les textes rassemblés ici avaient donc déjà été livrés au public, les uns dans des revues fort connues comme les *Annales*, les autres dans des publications moins accessibles. Relevant de genres variés, études originales, préfaces, comptes rendus, notes critiques ou articles de haute vulgarisation, leur longueur est inégale et va de quatre à cinquante pages. La plus ancienne de ces études, "Histoire et climat", date seulement de 1959¹. Au premier abord, *Le territoire de l'historien* nous présente donc le dossier de l'activité de l'un des jeunes historiens français les plus connus² pendant la période qui s'étend de l'achèvement de ses thèses sur "Les paysans du Languedoc"³ et l'"Histoire du climat depuis l'an mil"⁴ jusqu'à son entrée au Collège de France pour prendre la relève de Fernand Braudel⁵.

S'agit-il d'un classique recueil d'articles, comme les *Etudes sur la Révolution française*⁶ de Georges Lefebvre ou les *Etudes d'histoire économique*⁷ de Jean Meuvret ? Ces publications, centrées sur un thème ou une période, ont, en général, une unité qu'on ne retrouve guère à la lecture de la table des matières du

* Ouvrage paru chez Gallimard dans la "Bibliothèque des histoires" (NRF, Editions Gallimard, Paris, 1973), 546 p. \$20.30.

¹ *Le territoire de l'historien*, 424-455, E. Le Roy Ladurie la juge d'ailleurs dépassée.

² Il est né en 1929.

³ (Paris, S.E.V.P.E.N., 1966).

⁴ (Paris, 1967).

⁵ Leçon inaugurale prononcée le 30 novembre 1973.

⁶ (Paris, P.U.F., 1954).

⁷ (Paris, A. Colin, 1971).

livre d'E. Le Roy Ladurie. Ce dernier a adopté un classement en quatre grandes rubriques dont chacune constitue en elle-même tout un programme: "La révolution quantitative en histoire"; "La nouvelle histoire rurale"; "La démographie historique"; "L'histoire sans les hommes: le climat". Pareille abondance de thèmes décourage toute tentative de compte rendu analytique, qui serait d'ailleurs pour nombre d'articles, affaire de spécialiste. Mieux vaut donc prendre un peu de recul et considérer *Le territoire de l'historien* comme un témoignage sur une manière de concevoir et de mener l'étude de l'histoire. Le livre d'E. Le Roy Ladurie évoque alors très vite deux ouvrages comparables: *Les Combats pour l'histoire*⁸ de Lucien Febvre et les *Ecrits sur l'histoire*⁹ de Fernand Braudel. Ce n'est pas un hasard. A des époques différentes, ces trois hommes ont ou continuent de diriger la revue *Annales-Economies-Sociétés-Civilisations*, symbole sinon d'une école, du moins d'une manière, d'un esprit historique typiquement français et souvent avant-gardiste. N'est-ce pas une invitation à voir dans *Le territoire de l'historien* une sorte de défense et illustration de ce qu'est devenue l'histoire des *Annales* dans sa troisième génération? On en conviendra facilement. A condition de faire certaines nuances cependant, E. Le Roy Ladurie n'est pas homme d'école. N'éprouvant pas le besoin de se réclamer de maîtres à penser, il ne prétend pas davantage jouer ce rôle vis-à-vis de ses collègues. S'il partage avec ces derniers un certain nombre de préoccupations, son livre n'en est pas moins œuvre personnelle et originale. De même, comme ses devanciers, E. Le Roy Ladurie ne s'aventure guère dans des développements théoriques et abstraits, dans des exposés méthodologiques ou épistémologiques sur l'histoire en général. De ce fait, après un demi-siècle, il demeure toujours aussi embarrassant d'essayer de définir cette histoire des *Annales*. Ni théorie, ni système, ni méthodologie spécifique, elle est avant tout une pratique caractérisée par des attitudes, des choix, des ambitions.

Pour la promouvoir, Lucien Febvre menait des "combats", traquant routines et scléroses, apostrophant et critiquant vertement des auteurs qui racornissaient le champ de l'histoire et en faisaient une discipline sèche et triste. Ces temps sont bien révolus. Au moins en France, les historiens des *Annales* n'ont plus à jouer les contestataires et ils peuvent consacrer leurs énergies à des tâches plus positives. Le titre écologique du livre d'E. Le Roy Ladurie mérite alors attention. L'objet de l'histoire

⁸ (Paris, A. Colin, 1953).

⁹ (Paris, Flammarion, 1969).

n'est pas défini théoriquement et de manière limitative, c'est un territoire aux contours indéfinis à reconnaître et à explorer. De grandes allées y ont été tracées, des voies d'étude y sont devenues presque classiques, mais il est toujours possible d'y ouvrir de nouveaux champs de recherche, de découvrir de nouvelles "provinces" du savoir historique. En cette matière, E. Le Roy Ladurie a dépassé le stade des déclarations de principe et payé d'exemple. Pionnier en France de l'histoire scientifique du climat, il s'intéresse activement à tous les aspects de l'histoire des sociétés de l'époque moderne. Une curiosité immense, toujours en éveil et que rien n'arrête, tel est bien le premier trait que l'on remarque à la lecture du *Territoire de l'historien*. Elle est tout à fait dans la ligne de Lucien Febvre dénonçant "l'esprit de spécialité". Certes, d'aucuns ne manqueront pas d'y voir un éclectisme superficiel et dangereux. Mais l'objection ne tient guère.

Cette curiosité de l'historien, en effet, n'est pas une bousculade d'interrogations brouillonnes et naïves; elle se veut au contraire réfléchie et informée. Pour déboucher sur l'art de poser des problèmes pertinents, elle doit s'entretenir au contact d'autres sciences, sciences sociales et humaines surtout, mais aussi parfois sciences de la nature, comme dans le cas présent, la climatologie. On est ainsi conduit à évoquer la question de la place qui revient à l'histoire dans l'ensemble des sciences de l'homme. Les animateurs des *Annales* l'ont toujours considérée comme fondamentale, mais avec peut-être de l'un à l'autre des points de vue différents. Au temps de Lucien Febvre et de Marc Bloch, ayant trop longtemps négligé la géographie, la psychologie, la sociologie, l'histoire avait un effort de rattrapage à effectuer pour se mettre à l'unisson de ces disciplines en plein essor. Cette nécessité pour l'histoire de suivre le mouvement demeure toujours actuelle. Mais sa situation se modifie. Fernand Braudel la place d'emblée sur un pied d'égalité avec les autres sciences humaines et il essaie d'entreprendre avec celles-ci un dialogue au plus haut niveau. Loin de la réduire au rang de science auxiliaire, il souhaite faire de l'histoire la fédératrice de toutes les sciences de l'homme en quête de leur unité. Avec E. Le Roy Ladurie, il nous semble que ce grand dessein s'estompe. Bien sûr, par ses pages nourries d'ethnographie, d'économie, voire de psychanalyse, ce dernier nous montre que l'historien d'aujourd'hui doit posséder une solide culture para-historique. Mais ceci étant acquis, l'historien a d'abord à être historien. Personne d'autre ne pourra mieux que lui faire son travail. Les

allusions à la pluridisciplinarité ne doivent pas faire illusion. Il s'agit de situations où c'est l'historien qui pose les questions et fournit la documentation, ou plus simplement de recherches menées en commun par des historiens aux préoccupations variées. Sans cette indépendance, l'histoire ne risque-t-elle pas de perdre son unité et de se fragmenter en une multitude de spécialités hétérogènes ?

Pour éviter toute confusion, soulignons que des historiens comme E. Le Roy Ladurie sont des hommes de métier et qu'ils en assument pleinement toutes les exigences. Déjà, Lucien Febvre avait à cœur de ne pas s'en laisser conter en matière d'érudition. Il ne suffit pas, en effet, de poser de beaux problèmes, il faut aussi et peut-être surtout repérer et découvrir les sources appropriées et savoir les faire parler. Dans le cas présent, cela signifie tirer tout le parti possible de documents traditionnels comme le journal d'un petit noble normand du XVIe siècle ("La Verdeur du bocage", 187-221), ou les dispositions des Coutumes des provinces françaises en matière de partage des successions ("Système de la coutume", 222-251). Mais c'est aussi mettre au jour la richesse d'informations contenue dans des séries séculaires de bans de vendange ("Histoire et climat", 440-454) ou de baux de dîmes ou encore dans les registres du recrutement militaire en France, au XIXe siècle. Naturellement, la critique des documents garde toute sa place qui est grande. On en verra un bel exemple dans "Les comptes fantastiques de Gregory King" (252-270). E. Le Roy Ladurie y juge sévèrement le travail d'un économiste sur l'évolution du produit agricole français au XVIIIe siècle. Le projet n'est pas en lui-même désavoué, au contraire, mais la désinvolture et la façon cavalière dont son auteur s'est accommodé des lacunes, approximations et insuffisances de la documentation, ne peuvent être tolérées. Méritent également attention les pages 61 et 62 sur les adaptations de la méthode critique imposées par l'utilisation de sources massives contenant des centaines de milliers d'informations. Dans tous les cas, l'historien est bien ce praticien des sources dont le savoir-faire consiste à repérer, tester et utiliser une information toujours inégale, lacunaire, imparfaite. L'évolution des techniques peut dans cette tâche essentielle, lui apporter des outils nouveaux. Ainsi la physique nucléaire revivifiant la vénérable numismatique et permettant d'apporter des données nouvelles sur l'afflux d'argent américain dans l'Europe du XVIe siècle ("Le Potosi et la physique nucléaire", 130-138). Ainsi et surtout, l'ordinateur et l'informa-

tique. Partisan déclaré de leur utilisation, E. Le Roy Ladurie a été vivement impressionné par ce qui se fait aux États-Unis dans ce domaine et qui évoque pour lui un "défi américain". Devant le spectacle des jeunes historiens américains évoluant dans l'informatique "comme des poissons dans l'eau", il n'hésite pas à affirmer: "L'historien sera programmeur ou il ne sera plus". (14) La part faite de l'outrance de langage, il reste que les ordinateurs deviennent indispensables en ce qu'ils permettent "l'analyse de vastes corpus de documents, dont les données étaient capitales mais dont les dimensions avaient défié jusqu'ici les efforts des chercheurs" (11). Ils autorisent aussi "la constitution d'archives quantitatives. Les cartes ou rubans sur lesquels sont inscrites les données collectées devraient pouvoir un jour être mises à la disposition d'autres chercheurs qui y puiseraient des corrélations inédites, négligées ou inaperçues par les premiers historiens responsables de la collecte et de la publication initiale (37)."

On ne trouvera pas dans *Le territoire de l'historien*, de développements sur les techniques proprement dites d'utilisation de l'ordinateur dans la recherche historique. En revanche, deux des études qui y sont reproduites n'ont pu être menées à bien que grâce à l'emploi de cette technique. D'abord l'"Etude sur un contingent militaire (1868): Mobilité géographique, délinquance et stature, mises en rapport avec d'autres aspects de la situation des conscrits" (88-115). Puis "Le mouvement des loyers parisiens de la fin du Moyen-Age au XVIII^e siècle", travail fondé sur "un stock de plus de 20000 baux ou mentions de loyers, dont chacun ou chacune comporte plusieurs informations intéressantes. En utilisant, quand il le fallait, l'ordinateur, nous avons pu mettre en œuvre, par dizaine de milliers, les données contenues dans notre corpus documentaire; et nous avons pu tirer de l'ensemble ainsi ordonné, des séries, qui à l'examen, se sont révélées résistantes à la critique, puisqu'elles étaient compatibles les unes avec les autres (117)."

Reste l'essentiel, le contenu de cette histoire à la manière des *Annales* tel qu'on peut le découvrir à la lecture du *Territoire de l'historien*. Existe-t-il dans cet éventail de textes divers des préoccupations et des centres d'intérêt dominants? Se rattachent-ils plus ou moins à une problématique particulière? L'absence totale de ce qu'il est convenu d'appeler l'événementiel ne surprendra personne. Plus généralement, l'histoire politique n'a droit à aucune place. De la part d'un historien qui refuse

la spécialisation étroite, cette attitude ne manquera pas d'étonner certains lecteurs. En réalité, elle ne doit pas être interprétée comme une prise de position théorique ou comme une sorte de philosophie de l'histoire. Nulle part, E. Le Roy Ladurie n'éprouve le besoin de la justifier. S'il néglige le registre du politique, c'est tout simplement qu'il ne semble guère s'y intéresser. Mais même en délaissant la chronique et l'étude des luttes pour le pouvoir, il demeure un problème qu'on ne peut éluder : celui du rôle de l'événement dans l'histoire et plus particulièrement dans les transformations des sociétés. L'une des études du *Territoire de l'historien* porte à cet égard, un titre significatif : "Événement et longue durée dans l'histoire sociale : l'exemple chouan" (169-186). Elle a été écrite à propos du livre de Paul Bois, *Paysans de l'Ouest*. E. Le Roy Ladurie y a remarqué avec un grand intérêt comment "l'auteur... a pu ainsi établir, d'une façon magistrale et presque comme un exercice d'école, le rôle de l'événement comme facteur d'innovation, et comme transition aléatoire ordonnée vers le haut et décalée dans le temps de structure à structure ; en l'occurrence d'infrastructure passée à superstructure contemporaine" (185).

Et l'individu ? On trouve bien dans le livre une brève biographie d'Adolphe d'Angeville (349-357) et surtout un portrait superbe et haut en couleur du sieur de Gouberville (187-221). Mais ce sont là des personnages pratiquement inconnus de la grande histoire. S'ils ont retenu l'attention de l'historien, c'est en partie pour des raisons de genre. Il s'agissait de présenter les auteurs d'ouvrages qui faisaient l'objet d'une réimpression. Mais il y avait davantage dans le cas du sieur de Gouberville et de son journal. E. Le Roy Ladurie affirme que "c'est à travers l'expérience multiforme d'un seigneur et d'une seigneurie particulière, riches de contacts avec les villages, les marchés, la vie des maîtres et celle des rustres, qu'on apercevra le mieux dans l'immédiateté du vécu, un monde agraire en plein fonctionnement, au milieu du XVII^e siècle" (187). L'individu ne mérite attention que dans la mesure où il est représentatif d'une réalité plus large que sa personne ; d'un milieu, d'un style de vie, de comportements sociaux, etc.

Rappelons, en effet, que les *Annales* sont nées en 1929, sous le titre d'*Annales d'histoire économique et sociale*. Depuis belle lurette, ce programme a cessé de constituer une nouveauté. Il ne s'en est pas moins maintenu en se diversifiant et en s'enrichissant constamment. Du côté des méthodes, après le dyptique structures-

conjoncture proposé par E. Labrousse, après l'insistance sur les phénomènes de longue durée prônée par F. Braudel, les années 1960 ont sans doute été dominées par ce qu'E. Le Roy Ladurie appelle "la révolution quantitative" (15). Bien grands mots, peut-être, mais ils ont l'avantage d'être parlants. "... Même quand il s'agit des branches les plus ésotériques de l'histoire, on peut se demander s'il ne vient pas toujours un moment, où l'historien, une fois ses bases conceptuelles solidement vérifiées, doit se mettre à compter; à dénombrer des fréquences, des répétitions significatives, des pourcentages de cas; seuls, en effet, des comptages de ce genre, même fastidieux, même élémentaires, peuvent finalement valider les données recueillies; et montrer qu'elles sont, par-delà l'anecdote, typiques et représentatives." (22) Nés en histoire économique dans l'étude de l'évolution des prix et des revenus, cette volonté et ce souci de mesurer se sont étendus à l'analyse d'une "conjoncture" définie largement: "Etudier vraiment la conjoncture d'une période... c'est comparer entre elles les tendances des diverses variables (population, production, prix, salaires,) et c'est constituer à partir de là, un modèle dynamique." (32) Ils ont fini par déboucher sur la problématique de la croissance économique. Deux chapitres du *Territoire de l'historien* rendent compte de la participation d'E. Le Roy Ladurie à cet effort collectif. Dans le prolongement de l'essai réussi des "Paysans du Languedoc", l'enquête sur "Dîmes et produit net agricole (XVe-XVIIIe siècles)" (271-280) tente de reconstituer les grandes fluctuations de la production agricole et des éventuelles modifications des rendements céréaliers au cours de la période moderne. L'étude sur "le mouvement des loyers parisiens de la fin du Moyen-Age au XVIIIe siècle" (116-129) veut donner sa place à une variable trop souvent négligée, la rente foncière urbaine. Mais l'histoire quantitative a largement débordé le domaine de l'économie. Sans chiffres et sans mesure, la démographie historique ne saurait exister. Les comptages en tous genres sont à la base de la nouvelle histoire sociale. Même les recherches sur la vie intellectuelle, la vie religieuse ou les mentalités se trouvent investies par le chiffre. Il suffit de tourner les pages du *Territoire de l'historien* pour constater cette omniprésence du quantitatif dans l'histoire d'aujourd'hui.

Cependant, la place reconnue à E. Le Roy Ladurie parmi les historiens français n'est pas due uniquement à cela. Au-delà de la variété des textes rassemblés dans son livre, il semble possible de découvrir des préoccupations dominantes, un grand projet dont nous n'avons pour le moment que des esquisses ou des frag-

ments, qui ne sera peut-être jamais achevé, mais qui ouvre des perspectives immenses. Les historiens des *Annales* ont toujours consacré la principale partie de leurs efforts à l'ère moderne, aux XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles. Ce n'est sans doute pas un hasard. Mais les problématiques ont varié. Le meilleur de l'œuvre personnelle de Lucien Febvre est consacré à quelques-uns des grands novateurs et des grands esprits du XVI^e siècle, même si leur "modernité" y est ramenée à de justes proportions. Inventeur de la géohistoire et de la longue durée, auteur d'une incomparable histoire de la vie matérielle, Fernand Braudel n'en est pas moins irrésistiblement attiré vers les pôles dynamiques du monde moderne, les grandes routes commerciales, les grands trafics, les villes, le capitalisme triomphant. Avec E. Le Roy Ladurie, nous nous éloignons de cette histoire vive et brillante pour retrouver les masses majoritaires, effacées et silencieuses, sinon immobiles que sont les masses paysannes. Dans *Le territoire de l'historien*, le texte le plus important est peut-être cet article écrit pour l'*Encyclopédia Universalis* et intitulé "la civilisation rurale" (141-168). On y lit en effet: "A partir du XIV^e siècle, et jusqu'au début du XVIII^e siècle, puis de nouveau pendant la période 1720-1860 (voire 1720-1913, en ce qui concerne la France), il devient possible d'observer la civilisation rurale pour ainsi dire "in vitro", on n'ose pas dire "au repos..." Certes, elle reste agitée par des fluctuations négatives et gigantesques (je pense notamment à la période 1340-1350 en Occident et aussi à la période 1630-1660 en Allemagne et même en France). Mais entre 1300 et 1700, le temps des grands progrès semble passé... quant aux populations rurales, elles sont stabilisées... Ainsi crispée, bloquée, stabilisée "au plafond", la civilisation rurale, en son âge classique, avant sa désintégration progressive par la société industrielle ou post-industrielle, se prête convenablement à l'observation structurale, et à la description fonctionnelle." (149-150) Le propos est clair. La bonne vieille histoire rurale centrée sur l'analyse de l'économie agricole et des rapports sociaux dans les campagnes peut et doit servir de noyau à une étude de civilisation au sens le plus large, autrement dit à une anthropologie historique, celle de l'humanité occidentale d'avant l'industrialisation et l'urbanisation. Encore une fois, ce projet n'est encore qu'une ébauche mais à y regarder de près, il donne une certaine cohérence aux études en apparence si diverses que contient *Le territoire de l'historien*. Relevons par exemple quelques têtes de paragraphes dans l'article sur "la civilisation rurale". On constate rapidement qu'elles correspondent à un ou plusieurs textes du recueil. "La civilisation rurale... c'est

d'abord une démographie", dit E. Le Roy Ladurie. Presque toute la troisième section de son livre est consacrée à cette question. Pour les problèmes de la famille ou du "groupe domestique", on trouve le "système de la coutume" (222-251) qui se veut une "étude des règles successorales relatives à la dévolution des héritages, telles qu'elles sont énoncées dans les coutumes des provinces", car elle "fournit l'une des grilles qui permet de départager les aires culturelles" (222). En direction d'une anthropologie culturelle et physique de la France de la fin du XVIII^e siècle, voici le commentaire sur l'œuvre du précurseur que fut Adolphe d'Angeville (349-392) et surtout une première "exploitation quantitative et cartographique des archives militaires françaises (1819-1826)" (38-87), avec leurs fiches individuelles des conseils de revision qui présentent brièvement "le conscrit sous toutes ses faces: métier, stature, anomalies physiques, alphabétisation, vocation ecclésiastique éventuelle et même . . . délinquance" (38). La civilisation rurale est inséparable du folklore: un article s'intitule "Mélusine ruralisée" (281-298) et étudie un mythe de la culture rurale populaire. Dans cet ensemble de recherches, même les résultats de l'histoire du climat ou de l'environnement doivent prendre place, à condition d'étudier ces dernières en elles-mêmes, sans autre préoccupation parasite.

Rendre pleine justice au livre d'E. Le Roy Ladurie exigerait qu'on descende au détail. Contentons-nous de mentionner le style d'une grande clarté, l'expression allègre ne reculant pas devant les tournures familières et les anachronismes suggestifs qui ne sont pas le moindre charme de ce recueil. En résumé, un ouvrage qu'on ne peut ignorer. Que la conception de l'histoire qu'il révèle et qu'il illustre suscite objections, réticences et discussions, on doit s'y attendre. Ce n'est pas le lieu ici de leur faire écho. Il y a d'ailleurs gros à parier qu'elles n'arrêteront guère notre auteur. Chercheur avant tout, nul doute qu'il ne continuera pour le profit de l'histoire et pour le nôtre, d'explorer à sa manière "le territoire de l'historien".

*Département d'histoire
Université de Montréal*

LOUIS MICHEL